

bassadeur autrichien à Londres. Beust assistait à toutes ses réceptions, quoiqu'il discontinuât ses visites quand il commençait à y rencontrer ce qu'il appelait "des révolutionnaires," ainsi, par exemple, Paschal Grousset, qui était le ministre des affaires étrangères de la Commune. Beust n'aimait pas Grousset, et il répétait la remarque spirituelle de Rochefort : "Il était ministre aux affaires étrangères, parcequ'il était étranger aux affaires." Beust, cependant, fut par sa présence d'un grand secours à madame Novikoff, non seulement parce qu'il était ambassadeur d'Autriche, mais parce qu'il faisait grand étalage de ses antipathies pour la Russie, ce qui éloignait les soupçons que madame fût un agent du gouvernement russe.

Beust avait été autrefois amoureux de madame, et il était devenu son ami sincère et son admirateur. Quelques-uns, cependant, mettaient en doute ses protestations de haine contre la Russie. On se rappelait qu'il avait été ambassadeur d'Autriche à Paris du temps de Napoléon III, par l'influence de la cour de Russie, et que le gouvernement russe avait, quelque temps auparavant, payé ses énormes dettes.

Madame Novikoff commença par écrire à Gladstone une lettre remplie des louanges "du grand philanthrope anglais" et admirant son pauphilet contre les Turcs. D'abord Gladstone fut assez discret pour faire répondre à madame par sa femme ; mais la discrétion n'est pas la vertu favorite du chef du parti libéral, et avant longtemps il fut en correspondance quotidienne avec madame Novikoff. Il eut avec elle de nombreux tête-à-tête, et personne ne sut jamais mieux qu'elle se servir de ce moyen d'influence ; c'est son moyen favori de s'attirer des partisans et la plus grande source de son pouvoir. Les indiscrétions des lettres de Gladstone—dont madame ne fit pas de secret—furent telles que dans l'une d'elles, il lui confia que lord Beaconsfield devait être renversé par l'abaissement du cens électoral.

Quand ces affaires commencèrent à se répandre dans le public, après le départ de madame Novikoff pour Paris, un provincial, admirateur de Gladstone, publia une lettre demandant des explications au chef libéral, qui répondit en exprimant son mépris pour ceux qui se mêlaient de ses "affaires privées." Plus tard, blessé par une allusion transparente faite en Parlement, par rapport à cette affaire Novikoff, il répondit effrontément et avec colère que tout cela n'était qu'une invention, qu'une imagination.

Il faut rendre cette justice à M. Gladstone : lorsqu'il fit la connaissance de madame elle n'était probablement pas dirigée en aucune manière par le gouvernement russe. Malgré ses alliances et son intimité avec Beust, le gouvernement russe avait si peu de confiance dans l'habileté de madame Novikoff, qu'il ne l'avait jamais honorée d'aucune mission, et même en 1877, elle n'était qu'amateur, elle n'engageait que sa propre responsabilité et n'avait aucun rapport avec l'ambassade russe à Londres.

Mais lorsqu'elle eut gagné un allié aussi puissant que le chef des libéraux, elle fut très surprise, un jour, de voir arriver dans son salon l'ambassadeur russe, qui, s'y installant comme chez lui, prit la direction absolue de ses actions. Depuis lors, elle fut l'instrument de Schouvaloff, elle ne fut plus libre d'elle-même et elle devint un agent régulier de la Russie. Ce gouvernement a toujours aimé les méthodes clandestines en diplomatie. Nuls instruments et nuls moyens n'ont été dédaignés et personne n'a été jugé incorruptible. Le gouvernement russe affirme que tout homme a un endroit faible et ses émissaires, de génération en génération, ont été formés à l'étude des faiblesses humaines afin d'en tirer parti. Si ce gouvernement n'a réussi à rien autre chose, il s'est au moins distingué—facile *principes*—par les pires formes de l'intrigue diplomatique.

L'entrée du comte Schouvaloff dans le salon de madame Novikoff fut pour elle une source de trouble. On l'accusa tellement d'être une espionne russe qu'elle fût obligée de renoncer à son rôle de diplomate et prendre celui d'une mondaine heureuse et insouciant, ne connaissant rien à la politique, n'aimant que le vin, la danse et la musique. Elle poussa cela si loin qu'elle se défendit d'être une espionne russe auprès de personnes qui ne lui connaissaient aucun rapport avec le gouvernement russe. Cette indiscrétion et ce manque de tact lui firent beaucoup de tort et la rendirent de plus en plus suspecte. Pour une femme qui avait été renommée de connaître à fond la politique européenne, prétendre tout à coup qu'elle ne vit que pour le monde et ses plaisirs, c'était se faire prendre en flagrant mensonge et madame Novikoff avait encore à apprendre qu'un Anglais déteste un mensonge qui est absurde et stupide.

Schouvaloff chassa aussi du salon de madame la plupart des Russes respectables qui le fréquentaient ; ce n'était pas l'ambassadeur, mais l'homme qu'ils fuyaient. En Russie même Schouvaloff est qualifié de menteur et de mesquin. Pas un homme comme il faut ne fréquentera, s'il peut l'éviter, cet ex-chef de la "Troisième Classe" ainsi que l'on appelle la police secrète. Il est connu qu'il a obtenu son poste éminent en interceptant une correspondance entre le fameux Katkoff, rédacteur de la *Gazette de Moscou*, et le Prince Royal, et en la

donnant au Czar. Très en faveur auprès des femmes, il est en même temps méprisé par les hommes.

Mais même la présence continuelle de Schouvaloff chez madame Novikoff ne diminua en rien son influence extraordinaire sur Gladstone. Elle lui donnait toujours ses avis et l'aidait de ses écrits. Son ouvrage le plus important fut un livre qui parut au commencement de 1879, intitulé "Amis ou Ennemis," et signé du pseudonyme "O. K." Ce livre excusa effrontément tous les actes douteux du gouvernement russe. Il dit que le traité de San Stefano a été fait trop en faveur des Turcs à cause de la grande bonté de cœur du général Ignatieff. Il affirme que le supplice du knout, infligé aux soldats Russes, est aboli depuis des années. Mais le *Whitehall Review*, en janvier 1879, disait à ce sujet : "Le nom du professeur Dragomanoff n'est pas inconnu à Kief, et ce monsieur a publié un livre qui nous apprend que le général Tchernayeff, le général favori de "O. K." faisait fouetter ses soldats pendant la récente invasion russo-serbienne." Et la revue continue : "Sur beaucoup d'autres points, "O. K." est également véridique. Tous les actes des héros de la Sibirie sont, d'après elle, rien que des contes. Le climat est celui de l'Italie, les exilés ne sont punis que s'ils sont coupables de véritables crimes ; enfin être exilé en Sibirie n'est pas pire que ne serait l'émigration forcée dans une des colonies anglaises. Son livre n'est qu'un tissu de mensonges. Elle avoue que 20,000 prisonniers sont envoyés annuellement en Sibirie ; mais elle ajoute qu'ils y jouissent d'une grande liberté, et qu'ils font ce qu'il leur plaît, grâce à l'absurde indulgence de leurs gardiens." Tout le monde sait que ceci est faux. Les indignités et les cruautés que l'on fait subir aux malheureux déportés dépassent tout ce qu'on peut imaginer. Hommes et femmes sont forcés de travailler dans les mines, souvent avec leurs chaînes, et il en est peu qui survivent plus de deux ou trois ans.

Hartmann, le nihiliste, écrivait en septembre dernier, à l'*Intransigeant*, de Rochefort, les détails suivants sur les exilés de la Sibirie :

"Ils marchent par bandes, comprenant quelquefois jusqu'à cent personnes. Une longue chaîne, grosse et lourde, s'étend tout du long de la ligne ; après elle sont rivées des petites chaînes deux par deux, lesquelles sont attachées au bras des prisonniers. Ils sont gardés de chaque côté par une ligne de soldats et en arrière viennent les voitures contenant les provisions et les malades. Presque tous ceux qui les rencontrent font l'aumône à ces malheureux. Le peuple russe a de la sympathie pour les condamnés, car une longue expérience lui a appris que les hommes les plus honnêtes et les plus innocents peuvent être parmi eux.

"J'ai été plus de dix fois témoin de ce que je raconte ; j'ai vu les soldats frapper de leur fusil ces malheureux épuisés par de longues et pénibles marches dans les boues de l'automne."

Madame Novikoff diminua le nombre des condamnations en Sibirie. Le dernier volume (octobre 1880) de la revue russe, la *Russkaya Reizsch*, donne les chiffres suivants et l'on peut être sûr qu'ils ne sont pas exagérés : "La majorité des exilés subissent leur procès, mais de 1826 à 1846, 79,909 personnes ; de 1867 à 1876, 78,686 personnes ; et de 1877 à 1878, 17,955 ont été bannis administrativement" c'est-à-dire sans procès.

Si les erreurs évidentes et volontaires de ce livre de "O. K." ne furent pas suffisantes pour forcer Gladstone de rompre avec elle, les remarques indiscrètes qu'elle se permettait en public auraient dû l'y contraindre. Mais rien ne semble pouvoir rompre le charme exercé sur le grand chef libéral, par cette femme audacieuse, sans scrupules et sans cœur.

Madame Novikoff atteignit le comble de sa gloire le jour où, après une assemblée panslaviste au St-James' Hall, Gladstone se levant de son siège et tournant le dos à la salle, monta sur l'estrade où était madame Novikoff, et lui offrant le bras, dit assez haut pour être entendu de tous ceux qui les entouraient : "C'est l'alliance entre la Russie et l'Angleterre." Madame elle-même trouva que c'était aller un peu loin, car elle murmura à l'oreille d'un ami : "Comme ils sont gauches, ces Anglais."

On a dû trouver étrange qu'aussitôt le départ de Londres de madame Novikoff, quand elle se rendit à Paris pour y tenter en vain la conquête de Gambetta, tous ses mystérieux rapports avec Gladstone devinrent connus du public par quelque moyen secret. Les détails de leurs rapports furent publiés dans certains journaux "de société," et furent répandus dans tout le Royaume-Uni par le *Central News*, alors au service du ministère tory. On comprend aisément ce mystère quand on connaît les défauts de la dame en question. Pour un agent politique, elle parle beaucoup trop, elle est beaucoup trop indiscrète et se vante beaucoup trop de ses succès. Sa vanité est plus forte encore que son ambition, et le désir de se faire gloire de ses hauts faits l'emporte sur toute prudence, elle n'a pas de secrets. Parmi ceux qui fréquentaient son salon, il y avait de ses compatriotes et des Français qui n'y allaient que pour l'épier, et ses secrets devenaient ainsi bientôt connus du monde diplomatique.

Mais, malgré toutes ses indiscrétions, Gladstone con-

tinua sa correspondance avec elle, après son départ pour Moscou, et elle n'hésita pas à envoyer au journal de Katkoff des lettres signées de son nom et dans lesquelles elle reproduisait des passages compromettants des lettres que Gladstone lui écrivait. Ces lettres ont été reproduites par la presse anglaise, et elles ont été répandues dans tout le royaume par les tories.

Madame Novikoff est revenue sur la scène diplomatique en Angleterre et en Ecosse. Cette fois, elle veut étendre le cercle de ses connaissances. Elle se donne l'air d'une femme gaie, insouciant, ne s'occupant en rien de politique et répétant sans cesse qu'elle n'est pas une espionne russe. Elle n'est qu'une de ces nombreuses créatures dont le gouvernement russe se sert pour en venir à ses fins. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'elle ait pu s'emparer d'un homme comme Gladstone, avec l'intelligence et la science du monde qu'on lui connaît. Elle est une femme sans honneur et sans principes, n'ayant pas la discrétion que devraient lui donner son âge et la profession qu'elle veut exercer. Le gouvernement russe apprendra un jour ou l'autre que, dans la diplomatie comme dans la vie privée, la franchise est la meilleure politique, et qu'elle vaut infiniment mieux que l'espionnage et la dissimulation.

(Traduit d'un journal américain pour l'*Opinion Publique*.)

UN SINGULIER PEUPLE

Les mariages multiples ne sont pas seulement autorisés dans l'Utah, ils sont prescrits comme un dogme de la religion des patriarches. Les chefs mormons donnent l'exemple. Presque tous ont cinq ou six femmes et un nombre indéterminé d'enfants.

On raconte qu'un évêque mormon, M. Sharp, passant dans un village de l'Utah, aperçoit plusieurs jeunes garçons qui se querellaient et menaient grand tapage. Il s'indigne de ce scandale et demande impérieusement aux enfants :

—Qui est votre père ?

—Nous appartenons à l'évêque Sharp, lui répondent les garçons.

L'évêque était en présence de ses propres rejetons, qu'il avait perdus de vue.

Les Mormons ne cachent pas la multiplicité de leurs relations maritales. Il est notaire que la Chambre législative de l'Utah, qui se compose exclusivement de Mormons, compte vingt-huit polygames sur trente-six membres.

Toutefois pour déjouer l'action possible de la justice, les mariages se font en secret, dans le temple du Lac Salé, loin de tout regard profane. Il est impossible de prouver devant un jury qu'ils ont été célébrés.

Des cérémonies bizarres accompagnent les mariages. Leur but est de marquer la soumission complète, absolue, de l'épouse à l'époux.

On représente à la femme que le mariage est, pour elle, le seul moyen d'entrer dans la nouvelle Jérusalem, d'être initiée aux mystères de la religion mormone. On lui fait subir un nouveau baptême.

Après divers discours, après la représentation d'une sorte de mystère qui résume à grands traits la Genèse, la femme est conduite dans une salle au milieu de laquelle est suspendu un rideau. Elle se place contre ce rideau : le futur mari s'avance de l'autre côté ; sans se voir, le rideau restant entre eux, ils échangent leurs vœux. Le mariage est accompli.

Une capeline est mise alors sur la tête de la femme ; on lui enseigne qu'à sa mort elle sera enterrée avec cette capeline, rabattue sur la face. Au jour de la résurrection, son mari seul pourra la faire entrer dans la seconde vie ; si elle a été une épouse fidèle et obéissante, il lèvera la capeline ; s'il ne la lève pas, c'est la mort éternelle qui attend l'épouse indisciplinée.

Dans les ménages mormons, quand un mari veut rappeler sa moitié à l'obéissance, il lui dit :

—Vous ne serez pas ressuscitée !

C'est là une menace terrible pour les esprits simples auxquels elle s'adresse. Les révoltées sont très rares parmi les femmes mormones, même lorsque la révolte serait justifiée, comme par exemple, quand un Mormon, faute de pouvoir installer séparément chacune de ses femmes, vit avec trois ou quatre d'entre elles dans sa cabane de colon.

Il faut ajouter que certains chefs mormons, sans doute pour éviter les querelles domestiques, ont autant de ménages séparés qu'ils ont de femmes. Ceux qui ne sont pas assez riches pour se permettre ce luxe, se contentent d'assigner une chambre à chaque femme.

Guibollard, voulant s'astreindre au régime sévère du vendredi saint, entre dans un restaurant à vingt-deux sous.

Le garçon lui apporte des pois qui, en raison de leur dureté, pourraient être utilisés comme balles de fusil. —Garçon, s'écrie Guibollard furieux, indiquez-moi au moins le moyen de manger ces pois.

—C'est bien simple, monsieur...

Et l'homme en tablier blanc lui apporte... une cassinolette.